

EHESS

Vansina mis sur orbite ethnologique

Author(s): Jean-Pierre Chrétien

Source: *Cahiers d'Études Africaines*, Vol. 17, Cahier 66/67 (1977), pp. 373-377

Published by: [EHESS](#)

Stable URL: <http://www.jstor.org/stable/4391533>

Accessed: 13/07/2013 07:09

Your use of the JSTOR archive indicates your acceptance of the Terms & Conditions of Use, available at <http://www.jstor.org/page/info/about/policies/terms.jsp>

JSTOR is a not-for-profit service that helps scholars, researchers, and students discover, use, and build upon a wide range of content in a trusted digital archive. We use information technology and tools to increase productivity and facilitate new forms of scholarship. For more information about JSTOR, please contact support@jstor.org.



EHESS is collaborating with JSTOR to digitize, preserve and extend access to *Cahiers d'Études Africaines*.

<http://www.jstor.org>

« présentiste » court beaucoup plus de risques intellectuels — dont le moindre n'est pas l'intolérance. Cette recension, écrite par une « présentiste » résolue, n'en est pas totalement exempte.

JEAN-PIERRE CHRÉTIEN

Vansina mis sur orbite ethnologique*

Les débats polémiques inévitables, voire nécessaires, dans le développement de la réflexion scientifique, attirent d'autant plus l'attention que leur objet est individualisé et qu'ils visent les spécialistes les plus affirmés. C'est sans doute ce qui a conduit Claudine Vidal, inspirée par ses lectures récentes sur les indianistes américains du siècle dernier, à déterrer le tomahawk et à s'engager avec entrain sur le sentier de la guerre contre Jan Vansina.

Faut-il imputer à ce dernier d'avoir traité les Bateke du royaume Tio en termes de réserve indienne ? Sans doute enseigne-t-il à l'Université du Wisconsin, la vieille Europe n'ayant pas réussi à le retenir. Néanmoins *The Tio Kingdom of the Middle Congo, 1880-1892* n'est pas encore un best-seller diffusé par les multinationales dans les kiosques français, contrairement d'ailleurs à certains ouvrages africanistes qui se sont taillé il y a quelques années un grand succès sur la rive gauche de la Seine¹. Vansina finit par voltiger aux côtés des OVNI dans les conclusions de Claudine Vidal. Mais la question sérieuse est la suivante : comment peut-on, aujourd'hui, appliquer l'étiquette d'*ethno-histoire* à un chercheur qui affirme depuis plus de vingt-cinq ans la possibilité et la légitimité d'une histoire de l'Afrique recourant, entre autres, aux sources orales, sans « avoir besoin de forger un terme spécial tel que l'*ethno-histoire* » ?² Plutôt que d'imaginer que Vansina aurait tout à coup renié sa démarche d'historien pour se reposer dans les délices de l'ethnographie classique et pour « collectionner les papillons », il faut supposer que les critiques adressées à son travail le plus récent posent le problème de l'évolution actuelle de l'histoire d'Afrique. On ne trouvera ici que quelques arguments dans un débat qui connaîtra sans doute d'autres prolongements.

D'abord, il faudrait pouvoir reprendre terme à terme la lecture proposée par Claudine Vidal du livre sur les Tio, un volume de plus de 500 pages extrêmement denses. Trois aspects retiennent l'attention : la procédure d'enquête, la dimension historique, l'articulation des formations sociales.

C. Vidal suggère que l'enquête orale a été, en quelque sorte, fétichisée par Vansina qui, rituellement, aurait fait son « séjour indispensable » sur « le terrain » et qui aurait recherché l'informateur-initiateur idéal. La réalité est présentée de façon moins idyllique par l'auteur. Il a fait son métier d'historien, utilisant le maximum de sources écrites et orales susceptibles d'être collectées. A vrai dire, Jan Vansina est d'une exceptionnelle honnêteté lorsqu'il décrit, dans ses différents ouvrages (voir aussi l'introduction de *La légende du passé*, portant sur le Burundi), ses procédures d'enquête. Il ne dissimule ni les conditions matérielles, ni le contexte linguistique (degré de connaissance de la langue et du recours aux interprètes), ni les méthodes de sélection des témoins du passé, ni les difficultés, ni les échecs, tout cela avec une grande sobriété de style et sans jamais prétendre nager comme un poisson dans l'eau de la population considérée. Loin de s'extasier sur deux

* Claudine VIDAL, « L'ethnologie à l'imparfait : un cas d'ethno-histoire », *CEA XVI* (1-2), 61-62, 1976, pp. 397-404.

1. Voir notre chronique « Négrologie et africanité », *Esprit* 11, 1974, pp. 727-738.

2. J. VANSINA, « Recording the Oral History of the Bakuba — I. Methods », *Journal of African History* I (1), 1960, pp. 43-53.

patriarches (C. V., p. 400), il s'est livré, dans le village où il a résidé six mois, à une collecte exhaustive de données ; et s'il classe une partie de ses « informateurs » par rang d'âge (p. 25), c'est pour illustrer son argument sur la fiabilité des souvenirs portant sur la conjoncture des années 1877-1892 dans une société de culture orale. Quant à la multiplication des termes précis donnés en langue vernaculaire, qui lui est également reprochée, elle répond justement au souci de coller de près à la culture en question, à l'attention croissante portée par Vansina en particulier, et par les historiens en général, à l'importance des faits linguistiques. Le terme local propre, défini selon son champ sémantique correct, est non seulement une trace du passé, mais surtout une garantie de fidélité à la vision du monde concernée. Le danger du catalogue existe, certes, mais, à l'opposé, l'impérialisme lexical qui consiste à plaquer hâtivement sur une société africaine des vocables occidentaux, ne coïncidant qu'approximativement avec les termes qu'ils sont censés traduire, ne serait pas un moindre danger. Il est d'ailleurs étonnant qu'on puisse reprocher aujourd'hui à un historien de s'intéresser aux plantes, à la cuisine, aux loisirs, aux techniques... Le retour au concret sous toutes ses facettes ne doit pas être réservé à l'histoire de l'Europe !

De même, l'accusation d'atemporalité nous paraît légère. La dimension diachronique ne relève pas d'une option didactique simple pour le récit événementiel, politique ou économique, fût-il dialectiquement structuré. La recherche des cohérences synchroniques dans le cadre du « tableau », à un tournant tel que la fin du XIX^e siècle pour la société tio, peut être le meilleur moyen de mettre en valeur les ruptures. Par ailleurs — on nous excusera de citer des classiques —, l'histoire est sensible, grâce à Fernand Braudel, à l'articulation au sein d'une même période de plusieurs rythmes temporels : distinguer entre la longue durée de l'agriculture de subsistance, la périodisation de l'histoire monarchique et la conjoncture économique du commerce du Pool ne nous semble pas un indice décisif de pensée a-historique. Loin de « changer ses batteries » (C. V., p. 403) en dernière partie ou d'être embarrassé par l'émergence de contradictions ou de malaises au sein d'une société qu'il aurait *a priori* jugée immuable, Vansina montre de façon convaincante ce qui a changé non seulement entre 1880 et 1892 (le passage formel à la colonisation étant ramené à sa juste mesure)³, mais surtout à partir des années 1899-1918 (l'achèvement du chemin de fer de Matadi, puis la destitution de fait de l'autorité monarchique) et aussi avant 1880, compte tenu de l'irruption des plantes américaines depuis le XVII^e siècle, du développement commercial du Pool depuis le XVI^e siècle, du passage de la traite à la troque de l'ivoire au milieu du XIX^e siècle, de la disparition de la métallurgie locale depuis le XVIII^e siècle, de l'alourdissement du travail agricole féminin consécutif à ces mutations techniques et économiques, de l'autonomie prise par les chefs périphériques depuis le XVIII^e siècle et des manifestations culturelles correspondantes (essor des amulettes *nkobi*), etc.

La dynamique historique est non seulement présente dans la partie consacrée à la perspective diachronique, mais aussi dans le tableau de la situation vers 1880, par l'analyse des tensions propres à la « petite société » villageoise comme à la « société élargie » politico-commerciale et aux rapports noués entre les deux : contradictions entre différentes formes de liens familiaux ou de solidarités extraliginières et l'individualisme favorisé par le commerce ; entre les valeurs de cohésion sociale et celles de réussite personnelle (opposition lisible dans l'obsession de la sorcellerie) ; entre l'ouverture sur le marché mondial et le refus de plusieurs modalités de l'économie de marché (salarial, commercialisation de la terre, prêt à intérêt, accumu-

3. C'est le sens exact de la phrase citée par C. Vidal (p. 402) : « Les dégâts restent cependant limités, en raison de la grande autonomie des sous-systèmes du royaume. » Mais cette phrase est suivie immédiatement de celle-ci (et la coupure est pour le moins malheureuse) : « Further evolution only came after 1898 when European interference sought to force changes in the patterns of subsistence production and local government. » (*The Tio Kingdom...*, p. 435.)

lation monétaire) ; entre les relations commerciales et les rapports sociaux, notamment sur le plateau ; entre les oppositions de classes (riches et pauvres) prédominantes sur les bords du fleuve et les catégories statutaires de l'intérieur ; entre l'autorité sacrée de la monarchie centrée sur un espace culturel déterminé et le pouvoir politique de chefs aptes à valoriser leurs contacts avec un espace économique plus vaste.

L'« authenticité » précoloniale mise à jour ici n'est donc pas fixiste : ni l'affirmation de processus d'évolution lente et de très longue durée (notamment dans les domaines familial, religieux et agricole), ni la précision documentée du tableau de la société vers 1880-1890 ne semblent devoir condamner ce livre à l'enfer de « l'ethno-histoire » ou de « l'ethnologie du primitif ». Les citations tirées de leur contexte, telles que les utilise C. Vidal, nous semblent trahir la richesse et les nuances de l'argumentation présentes dans l'ouvrage de J. Vansina.

Enfin, l'articulation entre la formation sociale du plateau et celle du fleuve, entre l'agriculture de subsistance des « voisinages » villageois et le commerce de « port de traite » du Pool ne relève absolument pas d'une « axiomatique » qui opposerait dogmatiquement un univers ethnologisé et un univers historisé. L'influence précoce des superstructures politico-commerciales de grande amplitude sur la société locale n'est pas niée par l'auteur, on l'a vu, mais il constate l'imbrication des différentes logiques. Bien plus, la monarchie et le réseau commercial, pris en charge l'une et l'autre par les autochtones, jouent autant le rôle d'écran protecteur que celui d'incitateur au changement par rapport à la société de base. Celle-ci n'est pas immobile ni réduite à la parenté, mais son économie générale n'est pas bouleversée par le contact extérieur, comme elle le sera entre 1899 et 1918 par l'assaut de plein fouet de l'impérialisme colonial : on assista alors réellement à un ébranlement qui conduira à une sorte de prolétarianisation généralisée dans la dépendance de Brazzaville. L'existence d'une longue période intermédiaire, caractérisée par la juxtaposition d'un mode de production communautaire et d'échanges plus lointains articulés autour d'un port de traite, n'a rien qui puisse surprendre les historiens de l'Afrique. On y retrouve les grandes lignes du modèle de « mode de production africain » esquissé il y a quelques années par Catherine Coquery⁴.

Alors pourquoi avoir choisi ce livre de Jan Vansina pour faire le procès de « l'ethno-histoire » ? Quiproquo sur la personne, ou sur le fond du problème ? Il nous semble qu'à travers « l'ethno-histoire », un vocable usé avant d'avoir servi — mais « une mauvaise herbe qui a foisonné en France » plus que dans le lexique des spécialistes anglo-saxons, comme le notait déjà Henri Brunshwig⁵ en 1965 —, c'est l'orientation générale de l'histoire d'Afrique qui est en jeu. Mais alors il fallait le dire clairement, car le débat est important et mérite d'être poursuivi avec sérénité. C. Vidal soulève en effet plus ou moins directement deux questions essentielles : la possibilité d'une histoire non anachronique et la possibilité d'une histoire que nous pourrions appeler non européomorphe.

La première question concerne bien évidemment l'interprétation des sources orales : il s'agit de la pertinence de l'application au passé d'une parole actuelle. Les pièges en sont connus en principe, mais sont difficiles à détecter en pratique. Combien de réalités dites « traditionnelles » peuvent s'avérer d'inspiration coloniale et combien, aussi, de réalités décrétées « modernes » peuvent se révéler d'un enracinement ancien ?⁶ Faut-il méconnaître pour autant la richesse propre à l'ora-

4. Cf. par exemple C. COQUERY-VIDROVITCH et H. MONIOT, *L'Afrique noire de 1800 à nos jours*, Paris, 1974, pp. 277-285.

5. H. BRUNSHWIG, « Un faux problème : l'Ethno-histoire », *Annales (ESF)* 2, 1965, pp. 291-300.

6. Un exemple amusant : dans une thèse récente consacrée à la région d'Uvira (Zaire oriental) sous le titre *From Pre-Capitalism to Imperialism*, Stanford, 1974, Ph. D. thesis, l'auteur, J. M. F. DEPELCHIN — qui insiste dans sa préface sur la nécessité d'une dialectique historique —, affirme le caractère récent des palmiers

lité ? Faut-il « relativiser » jusqu'au discrédit l'emploi de ce type de source, au risque de se priver des informations qu'elle apporte en relation avec la linguistique, la botanique, l'archéologie, les archives, etc. ? Faut-il, en un mot, la ranger au musée de l'ethno-histoire au moment où les historiens non africanistes commencent enfin à en reconnaître la validité ? « On ne voit pas pourquoi l'activité critique ne pourrait s'exercer sur elle comme sur tout témoignage », écrivait déjà Henri Moniot en 1962⁷. Le même auteur, tout en rejetant le confusionnisme du concept d'ethno-histoire, rappelait que même les sociétés les plus ébranlées peuvent conserver des traces de leur passé lointain et il citait le cas révélateur des communautés noires d'Amérique. Les vieillards interrogés par Vansina vivaient en 1963-64 ; c'est-à-dire dans une société très différente de celle de leurs pères, mais ils étaient porteurs d'une culture qu'ils s'étaient constituée depuis leur jeunesse. Faut-il, en fonction de l'actualité, les suspecter d'amnésie, de travestissement ou de déviation idéologique ? Bien au contraire, comme le propose justement C. Vidal (mais avec scepticisme), les évolutions récentes sont médiatisées par cette culture plus ancienne. La suite relève du discernement de l'historien et le livre sur les Tio nous en offre plus d'un exemple. Les historiens savent d'ailleurs que les mêmes difficultés se posent avec les sources écrites. Devrait-on suspecter d'anachronisme systématique ou de mystification les analyses de J.-P. Vernant et de M. Détienne sur la pensée grecque archaïque, sous prétexte que les textes qu'ils utilisent ont été transcrits à l'époque alexandrine, voire médiévale, dans un contexte idéologique et social entièrement différent de l'époque où ils ont été proférés réellement ? Certes, le doute systématique s'impose, comme le rappelait récemment Jan Vansina⁸, mais c'est une affaire de rigueur scientifique (y compris sur le registre de l'érudition) et non de pétition de principe idéologique, à moins de considérer toute recherche historique comme une aliénation.

La deuxième question est étroitement liée au débat méthodologique sur les sources orales : il s'agit de la « spécificité » de l'histoire d'Afrique. Serait-on condamné à passer de l'eurocentrisme, négateur de cette histoire, à un européomorphisme, modelant cette même histoire dans nos cadres et notre périodisation ? Certes, le combat déjà ancien mené contre la vision ethnologique et le masque d'exotisme qui l'accompagnait vaut toujours d'être rappelé. Les peuples d'Afrique ne sont pas d'une autre planète ni d'une nature différente de la nôtre, et le discours de type ésotérique ou organiciste tenu souvent à leur propos est mystifiant. Mais l'œuvre de Vansina se situe dans une tout autre lignée, celle de l'histoire africaniste. Si on l'ignore, on risque d'en rester à un diptyque stérile entre « ethnologie et histoire ».

L'histoire d'Afrique en tant que telle s'est développée à la fin des années 1950 et durant les années 60, en relation avec les indépendances et en réaction contre les écrits coloniaux. Soucieuse d'illustrer et de « revaloriser » le passé des peuples noirs, elle a en général entrepris, à partir d'une relecture des sources écrites et d'une écoute parfois naïve des « traditions », de dégager des mouvements allant dans le sens du progrès et des lumières selon le modèle des histoires nationales du milieu du XIX^e siècle en Europe : les États, les rois, les grands axes commerciaux, les grands hommes, les cités... ont retenu toute l'attention. A cette phase (non terminée) d'histoire « libérale »⁹ a succédé, depuis les années 70, un courant d'histoire

à huile du nord du lac Tanganyika, introduits, selon lui, par les Arabes (p. 37 de sa thèse). Confondant sans doute le palmier elaeis avec le cocotier, il reprend ainsi, inconsciemment, le discours colonial qui attribuait toute activité jugée moderne à des apports extérieurs.

7. H. MONIOT, « Pour une histoire de l'Afrique noire », *Annales (ESC)* 1, 1962, pp. 46-64.

8. J. VANSINA, « The Power of Systematic Doubt in Historical Enquiry », *History in Africa*, 1974, pp. 109-127.

9. On trouvera une synthèse de cette évolution dans la chronique consacrée par J.-L. VELLUT au volume IV de *Cambridge History of Africa* (à paraître in *Revue belge de Philologie et d'Histoire*).

« radicale » qui met l'accent sur la rupture décisive introduite par l'impact impérialiste, aussi bien dans les mentalités que dans les structures politiques ou économiques ou dans les rapports sociaux. Ce courant, inspiré autant par les analyses de « l'échange inégal » que par celles de « l'ethnocide », conduit à envisager l'épisode colonial non comme une simple transition vers le mode de production capitaliste mais comme un jeu complexe de transformations, de blocages et de manipulations. Dans ce cadre, les sociétés précoloniales se trouvèrent artificiellement placées en position de sociétés européennes archaïques et leur originalité se trouva gommée, malgré les apparences du discours « exotique », notamment de celui de l'administration indirecte. Cette nouvelle approche a suscité, entre autres, une remise en cause des traditions orales, en particulier de celles colportées et transcrites dans le milieu des aristocraties « coutumières » liées aux régimes coloniaux¹⁰.

Les critiques de C. Vidal font écho à cette remise en cause, mais elles participent aussi à notre avis d'un nouveau quiproquo sur la pratique historique en Afrique. En effet, la prise de conscience de la rupture coloniale peut déboucher sur un effort théorique et méthodologique pour appréhender les configurations sociales et les logiques propres aux anciennes sociétés africaines (sans exclure un effort de synthèse sur l'ensemble des sociétés pré-industrielles) et, par conséquent, sur une meilleure écoute des témoignages oraux. Or, elle semble au contraire amener certains intellectuels, africanistes ou africains, à rejeter en bloc tout le passé précolonial, comme s'il pouvait interroger de façon gênante les projets modernisateurs, comme s'il n'était que mystification archaïsante. La profondeur historique se réduit alors à environ un siècle et on se retrouve dans la situation initiale, celle d'avant l'histoire « libérale », à savoir la négation de fait d'une histoire ancienne de l'Afrique.

On nous autorisera à voir dans cette attitude la traduction, sur le terrain africain, de positions qui se trouvent aussi chez nous à l'égard de notre propre passé. A un moment où en France, comme chez nos voisins européens, on entreprend de réduire l'enseignement de l'histoire à une sorte de magma géo-socio-économico-civique destiné à illustrer l'évolution linéaire et radieuse qui conduit l'humanité de la houe à la moissonneuse-lieuse et du biface à la centrale nucléaire, il n'est pas étonnant que, pour l'Afrique aussi, le courant bureaucratique dominant rêve d'intégrer l'histoire dans les mobilisations contemporaines et d'en gommer l'effet de distanciation qui en fait l'originalité et qui nous permet d'interroger notre propre présent.

10. Cf. notamment les premières livraisons de la revue *History in Africa* (numéros annuels de 1974 et 1975), éditée par Brandeis University. Également D. HENIGE, *The Chronology of Oral Tradition*, Oxford, 1974 ; et J. VANSINA, « Once upon a Time : Oral Traditions as History in Africa », *Daedalus*, printemps 1971, pp. 442-468.

CLAUDINE VIDAL

Quand la mariée est trop belle... ou plaidoyer pour la tradition orale

C'est non en « présentiste », mais en historienne, que je critique l'ouvrage de J. Vansina. Je ne suis pas spécialiste du monde tio, et j'en répète l'aveu, mais je n'ai jamais pensé que les spécialistes d'une région ou d'une période constituaient un club fermé. Au contraire, j'aime lire des travaux qui portent sur d'autres sociétés que celles que j'étudie, et tant pis si je me mêle de ce qui ne me regarde pas.

C'est donc en historienne que j'ai lu ce livre, et plus précisément c'est en historienne du passé précolonial de l'Afrique noire que je l'ai recensé. Et pour être tout à fait claire, c'est parce que — comme Vansina — je travaille sur un ancien royaume